

# MOTOCHROME

*Une nouvelle écrite et publiée en feuilleton par Clay sur Claymotorcycles.com*

## Episode 6. Séparation



©claymotorcycles.com / 2021 / Editions de la Sirène Mécanique

Ce matin-là, Tony ne prit pas sa bécane mais le pick-up du Boss. Il l'avait déjà pas mal utilisé pour se débarrasser des corps. Quelle boucherie. Il avait fallu fermer le garage pour toute une journée. Il avait même mis un panneau indiquant "Inventaire" sur le portail, afin de ne pas être dérangé.

Ensuite, il avait découpé les corps à la meuleuse et avec pas mal d'outils du garage. Il avait dissous des tissus textiles et humains dans l'acide. Il avait déjà fait ça, une ou deux fois, par le passé, quand il était encore opérationnel. Un type qu'il avait cuisiné un peu trop fort mais que tout le monde devait continuer à croire en vie. Dans le Sahara. Et puis un autre en Irak, dans une ferme. Le type était responsable de la mort d'une bonne dizaine de militaires français et américains. A l'époque, ses compétences en mécanique lui avaient permis de réparer cette foutue tronçonneuse qui calait systématiquement. Toute cette merde lui revenait parfois en mémoire. Il avait appris à ne plus trop y penser. Avant de retourner à la vie civile, la psy lui avait expliqué ce qu'il devait savoir, à propos du stress post-traumatique. Elle avait insisté, et l'avait amené à verbaliser plus d'une fois son ressenti. Tous n'avaient plus que ce mot à la bouche, le « ressenti ». Comme si prendre des décisions rationnelles et les mettre en œuvre était réservé aux hommes d'état, ou aux patrons de multinationales. Ce luxe était désormais tacitement inaccessible aux exécutants. Le commun des mortels était juste un consommateur ballotté au grès des événements. Il devait juste faire un effort pour être à l'écoute de ses sensations, sonder ses pulsions, et se sentir coupable. Tony était bien d'accord, pour coopérer avec l'institution. Il voulait surtout qu'on lui fiche la paix et qu'on le laisse tenter sa reconversion. Il ne se sentait pas vraiment concerné. On était loin des clichés ressassés par les séries américaines. Son sommeil était plutôt bon, et il ne faisait pas particulièrement de cauchemars. Il ne ressentait nulle culpabilité. Était-il donc un psychopathe ? Il avait une bonne raison d'avoir fait tout ce qu'il avait fait. Il se foutait pas mal de ces types, lesquels étaient de beaux salopards qui voulaient sa peau, ou celle de ses camarades de combat. Au début, c'était bizarre, bien sûr. Quand il était gamin, il avait parfois tué et plumé des poulets, mais rien ne préparait vraiment à faire souffrir salement un être humain, à mettre fin à ses jours et à désosser son corps avant de le vouer au néant.

Et cette fois, on parlait de trois cadavres d'un coup. Et, qui plus est, en plein centre-ville. Il avait réuni toute cette soupe dans deux barils d'huile moteur et les avait emmenés au Port où mouillait la Louloute. Il avait contacté Joseph en lui demandant de rester discret. Son compère l'avait aidé à faire rouler les lourds bidons à bord.

"Tony, j'aurais pas cru que tu étais du genre à balancer de l'huile de vidange en pleine mer.

-T'inquiète. C'est de la vieille saumure de chez Boss. Il n'en aura plus besoin et ça va m'économiser un camion tout en nourrissant le plancton. Tu vois que je suis écolo, finalement !

-Mais pourquoi tu balances pas tout directement ici dans le port alors ?

-Parce que, vu que ce sont des futs d'huile moteur, tout le monde aurait la même idée que toi, non ?"

Joseph fit mine de gober son explication foireuse. Il comprenait que Tony ne voulait pas l'impliquer davantage, au cas où les choses tourneraient mal, au cas où on viendrait à lui poser des questions.

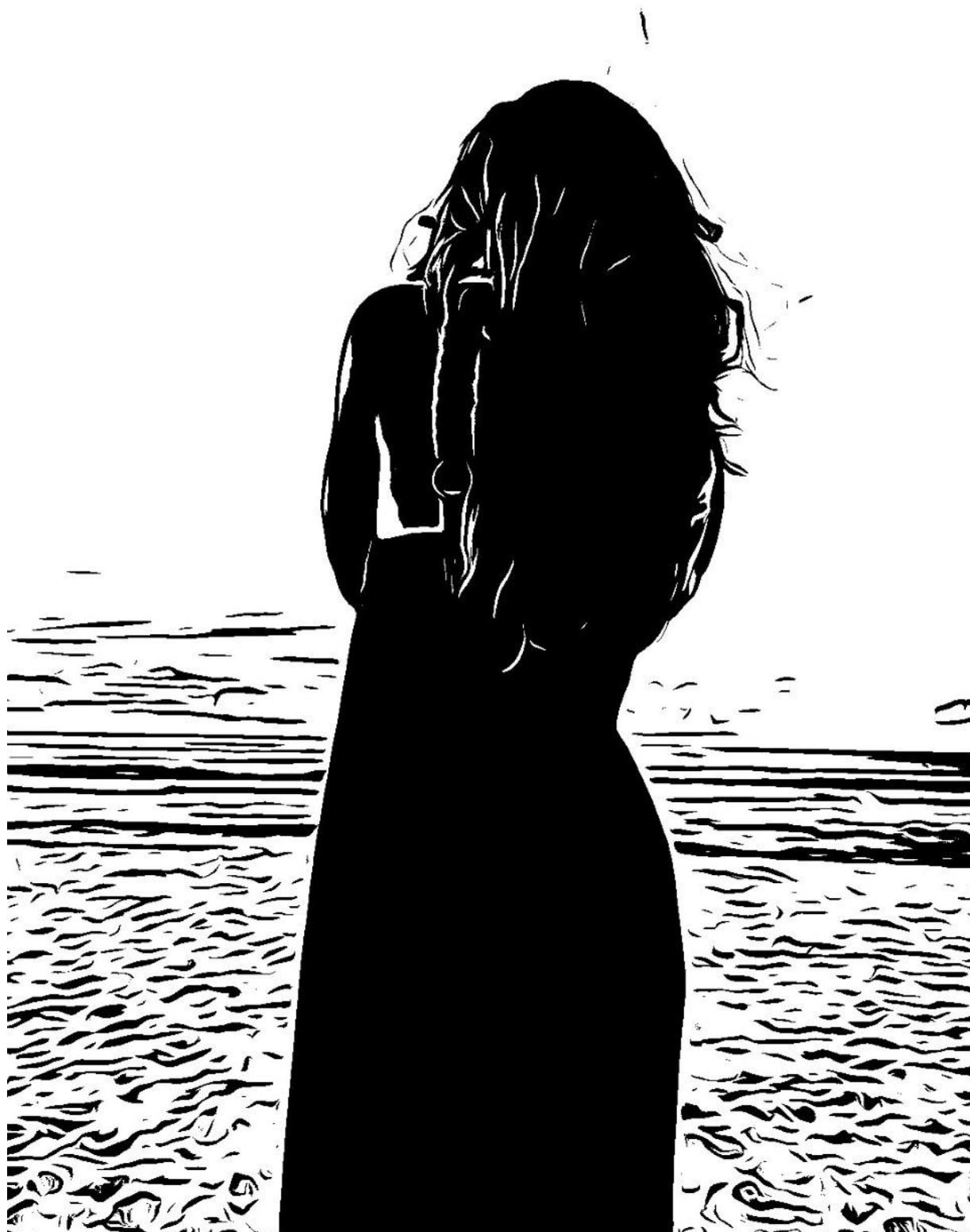
Une fois arrivé près du DCP, il vida le tout par-dessus bord. Très vite, il aperçut les dorsales de dorades venues voir le festin de plus près. Il y aurait bien une ou deux phalanges à bouloter. Et si jamais des morceaux plus consistants étaient ramenés par un filet ou par la marée, les journalistes, la police et la population mettraient tout sur le dos des requins, comme d'habitude.



Tous les ans, des pêcheurs tombaient à l'eau, des cocos se jetaient dans un gouffre, ou un père de famille en pleine digestion se faisait emporter par le courant. La plupart du temps, on ne trouvait plus trace de leur dépouille. Et qui donc irait signaler la disparition de trois bikers outlaws même pas originaires de l'île ? Ces gars n'étaient que des cas sociaux sans attache. Leur famille métropolitaine, si jamais ils en avaient une, ne les regretterait guère. C'étaient le genre de gars dont l'employeur ne s'attendait pas à les revoir le lundi matin. Si tant est que ces types n'aient jamais eu un vrai job. Leur véritable employeur était sûrement le Président de leur propre club de débilés.

De retour au garage, il avait cramé les bidons au chalumeau, intérieur et extérieur. Et il avait soigneusement effacé toute trace compromettante, comme on le lui avait enseigné sous les drapeaux, durant des stages très spéciaux. Si les Experts Miami en personne débarquaient à Motochrome avec leurs instruments, ils ne détecteraient rien. Pas même l'ADN d'une mouche à merde.

Mais en claquant la portière du pick-up, il se dit que le sale boulot qui lui restait à accomplir était encore plus pénible. Il avait rompu avec Bénédicte, et il devait la revoir pour qu'ils se rendent leurs affaires respectives.



©claymotorcycles.com / 2021 / Editions de la Sirène Mécanique

Il aurait préféré lui laisser le casque de moto et les deux ou trois frusques qui traînaient chez elle. Mais elle en faisait toute une histoire. Elle voulait récupérer ses trucs à elle. Vu qu'elle ne venait que rarement chez lui, tout tenait dans un sac. De ceux qu'ils vendent à la caisse des supermarchés. C'était lamentable. Au début, elle était vraiment souriante, avec un petit cul à se damner et une énergie bien rigolote. Mais très vite, elle était devenue agressive. La première fois chez elle, il l'avait taquinée gentiment. Comment une fille qui se disait écolo pouvait-elle posséder assez de bombes insecticides pour asphyxier un régiment ? Elle l'avait très mal pris.

"Mais t'es chiant ?!"

C'était la première fois qu'un gros mot sortait de ses petites lèvres bien dessinées mais trop pincées pour être sensuelles. Ce jour-là, il avait hésité à démarrer la moto et à partir, vite et loin. Pour toujours. Comme toujours. La règle d'or consistait à suivre son intuition première.

Mais quelque chose d'indéfinissable l'avait retenu. Certains moments touchants. Ses fesses aussi. Tony était salement tombé dans le panneau. Et la relation avait ainsi perduré de longs mois. Dans ses sempiternelles jérémiades, ses reproches incessants sur tout et pour un rien. Les disputes devenaient éprouvantes. Un soir, elle était partie dans la nuit en claquant la porte.

"Quand je pense que tu n'as même pas tenté de me retenir".

La fois d'après, après un rabibochage sur l'oreiller, c'est même elle qui avait fini par le mettre au défi de partir avec sa bécane. Défi aisément relevé. Il s'était demandé si elle ne ressentait pas une sorte d'addiction malade à la réconciliation qui suivait la scène. Ou plutôt, n'était-elle pas accro à l'autodestruction ? Les crises étaient toujours plus rapprochées, violentes et futiles. Il avait bien fallu se rendre à l'évidence. Cette femme avait sûrement souffert par le passé. Mais, malgré tous les efforts prodigués pour l'écouter et la choyer, elle n'en demeurait pas moins une sacrée casse-couilles. Il se rappela le sentiment de liberté intense quand il avait entendu le moteur rugir dans l'air déjà tiède de cette belle matinée.

Elle l'avait rappelé, trois jours plus tard. Elle avait dû compter. Un. Deux. Trois. Une fille à principes.

"-J'imagine que tu ne vas même pas daigner discuter.

-A quoi bon ? On ne s'entend plus du tout. Tu n'aimes pas la moto. Tu crois que c'est un truc pour se déplacer d'un point A à un point B. On n'est d'accord sur rien. On n'a pas les mêmes idées sur la vie et les gens. Sans parler du sexe. Tu ne m'as sucé que 4 ou 5 fois en un an.

-Quoi ? Tu as même compté le nombre de fellations ?

-Un peu, oui. C'est ça le problème. J'ai réussi à compter. Ecoute, Béné, t'es pas une méchante fille. Je pense juste que t'as pas besoin d'un mec comme moi. Je ne sais même pas si tu as vraiment besoin d'un mec, ou si tu peux seulement rester avec. Ce dont je suis certain, c'est que je ne suis pas l'homme qu'il te faut.

-Pas la peine de s'énerver, hein ! Il suffisait de le dire calmement.

-C'est toi qui t'énerves".

Les semaines s'étaient écoulées. Le boulot au garage. L'assassinat. Pas le temps de se prendre la tête.

©claymotorcycles.com / 2021 / Editions de la Sirène Mécanique

Il se gara sur le trottoir et coupa le moteur. Il soupira. L'autoradio était mort, mais son téléphone balançait du blues dans le haut-parleur qu'il avait fixé sur le tableau de bord. Il se laissa tomber lourdement sur la chaussée, remonta ses jeans, et ajusta sa vieille casquette Honda. Sa vue portait au-dessus du portillon. Elle se tenait sur sa varangue, assise en tailleur sur la balancelle, tapotant frénétiquement l'écran de son Smartphone. Elle l'ignorait délibérément. Elle envoyait sûrement des textos imaginaires pour l'énerver. Mais il s'en foutait.

C'est elle qui fit donc mine de prendre conscience de sa présence. Elle vint lui ouvrir avec un visage fermé, sans même le regarder, avant que de regagner son poste. Ses lourds et longs cheveux auburn claquèrent dans le vent. Bigre ! Elle avait sacrément minci et portait des leggings camouflage ultra moulants. C'était pour lui montrer ce qu'il perdait. Lui, il savait ce qu'il avait gagné.

Il déposa le sac et ramassa ses items. Dans une mise en scène puérile, elle les avait sciemment jetés à ses pieds.

"Tu n'as rien oublié ?

-Non, Bénédicte, j'ai tout réuni. Tout est là.

Il tourna les talons et referma doucement le portillon. Ne pas faire de bruit. Ne pas réveiller le dragon.

"Tony attend ! Il y a quand même une chose que je voulais te dire..."

-Oui ?"

Avait-elle réfléchi ? Saurait-elle trouver les mots pour se comporter en femme mûre ? Pour Tony, la relation était irrécupérable. Mais il y avait une chance pour qu'elle demeure tout de même une belle histoire.

Elle campa devant lui. Ils n'étaient séparés par les mince barreaux blancs de la menuiserie aluminium.

"Je voulais que tu saches que je souhaite beaucoup de bonheur à ta mère.

-Hein ? Euh. Oui. Merci. Je lui transmettrai. Pareil pour moi. Tu transmettras tous mes vœux de réussite et de bonheur à tes enfants.

-Ne te sens pas obligé Tony.

-Je ne me sens pas obligé. Je te le dis parce que je le pense.

-N'empêche que si je ne te l'avais pas dit, tu n'y aurais pas pensé.

-Ah, ok, c'est bon."

Il jeta le sac dans la benne et s'installa au volant. La musique le fit sourire. Canned Heat : « On the road again ».

Consommer la séparation était une chose. Surmonter à nouveau le deuil en était une autre. La veille des funérailles de Francis, Tony eut du mal à s'endormir. D'une manière générale, il n'était pas à l'aise avec les enterrements et autres rituels liés à la mort. Qui le serait ? Mais il l'avait remarqué : certaines personnes adoraient la mise en scène des morts. C'était leur heure de gloire, leur compétence à eux. Dans l'année écoulée, il était allé à une veillée. Une tante éloignée. En bon créole, il n'avait pas osé décliner l'invitation. On ne plaisantait pas avec ces choses-là à la Réunion. Et c'était bien. Il avait pu voir, lors de ses opérations en Afrique, à quel point les communautés et les familles se soutenaient en ces occasions. Et puis il n'y avait pas de désarroi. Chacun savait quoi faire. A la guerre, c'était pareil. Quand on accompagnait une dernière fois un camarade tombé au combat, à grands renforts de discours, d'armes et de drapeaux, les proches se sentaient moins isolés. Le défunt ne passait pas aux oubliettes. Tant de gens mourraient seuls dans leur appartement, devant la télé. Et personne pour s'en soucier. On avait exposé sa tante dans une sorte de mausolée réfrigéré, un peu comme Lénine sur la Place Rouge à Moscou. De nombreux visiteurs s'étaient pressés pour entrer en se signant et la voir une dernière fois. Ce qui l'avait surpris, ce n'était pas tant la veillée en elle-même, que la jubilation avec laquelle certaines pleureuses professionnelles avaient pris leur tâche à cœur. Trop souriante, ou trop contrites : quelque chose clochait ce jour-là dans leur comportement. Elle se foutaient pas mal de la défunte ou de la souffrance de ceux qui l'aimaient vraiment. En réalité, elles s'étaient pavanées comme autant de corbeaux en rut.



Bah, tout ça c'était du tralala. Des morts, il en avait vu, au bout de son viseur, au bout de sa dague de combat. Il les avait observés des heures durant. Des jours parfois. Il connaissait leurs habitudes les plus secrètes, celles qu'ils dissimulaient aux gens qui n'étaient séparés d'eux que par une cloison de Placoplatre. Les gens qui disaient qu'un sniper n'avait qu'une perception abstraite de la mort n'y connaissaient rien. Il ne balançait pas des bombes à l'aveugle du haut de la stratosphère sur des coordonnées GPS. Il attendait de longues heures sans bouger, camouflé dans l'environnement, que la cible s'écarte pour aller chier derrière un buisson, la clope au bec et le ceinturon en main. Lui, il tenait compte de la vitesse et de l'orientation du vent, de la distance et d'autres paramètres liés aux circonstances. Il bloquait sa respiration. Un œil, un doigt, une détente. Une mécanique parfaitement huilée. La cible touchait le sol avant sa propre merde. Il avait aussi tranché des carotides, brisé des nuques, et commis tant d'autres saloperies. Sur ordre. Ou sous le coup de l'improvisation. La mort, il la donnait, et puis il laissait les autres prendre en charge les conséquences. Il avait produit des veuves à la pelle, rempli des orphelinats et déclenché des vies de névrose, de solitude et de malheur. Le sens de la mort et de la vie, c'est plutôt maintenant qu'il devait l'affronter. Il tenait vraiment à Francis. Ils étaient proches. Jamais il n'aurait pu s'occuper des formalités liées à l'inhumation. Comment aurait-il su quoi faire ? Et puis, tout simplement, il souffrait. Au début, il n'avait pas intégré la disparition de son vieux pote. Lui, il l'avait accompagné. Il avait tenté d'aider. Il était là. Il avait recueilli son dernier souffle. Cela lui avait donné l'illusion qu'il n'était pas vraiment mort. Que tout ceci n'était pas possible. Les autres, la société, tous mentaient. Lui, il connaissait Francis. Pas eux. Il avait donc passé sa rage froidement mais sûrement sur le bateau, en faisant parler l'autre taré de biker. Et puis peu à peu, un sentiment de culpabilité s'était insinué en lui. Il n'avait pas été là pour défendre Francis face au gang des Death Angels. Il aurait dû être à l'écoute. Son ami avait des ennuis. Lui, il avait continué à vivre comme d'habitude et n'avait rien vu venir. Il ne lui restait plus que le boulot au garage pour tout hommage. Et la vengeance.

Tout avait été pris en charge. Philippe, le frère de Francis, avait envoyé l'argent de métropole. Il avait contacté l'entreprise de pompes funèbres située en face de Motochrome. Ils étaient brouillés depuis de nombreuses années. Il avait promis de faire le déplacement. On verrait bien demain.